

## Études littéraires africaines

**LABEAU (Matthieu), *Une nouvelle génération de romanciers africains ?* Paris : Anibwe, 2014, 153 p. – ISBN 978-2-916121-67-3**

Bernard De Meyer



Numéro 39, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033158ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033158ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

De Meyer, B. (2015). Compte rendu de [LABEAU (Matthieu), *Une nouvelle génération de romanciers africains ?* Paris : Anibwe, 2014, 153 p. – ISBN 978-2-916121-67-3]. *Études littéraires africaines*, (39), 211–212. <https://doi.org/10.7202/1033158ar>

miers étant potentialités des seconds, les seconds, extensions des premiers.

■ Corinne BLANCHAUD

LABEAU (MATTHIEU), *UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE ROMANCIERS AFRICAINS ?* PARIS : ANIBWE, 2014, 153 P. – ISBN 978-2-916121-67-3.

Dans ce bref essai (moins de 20 000 mots), Matthieu Labeau jette un regard sur la génération d'écrivains qui est apparue au tournant du siècle « en essayant de décoder les démarches esthétiques et les positions par rapport aux aînés en écriture qu'elle adopte » (p. 13). La notion de génération, pas toujours évidente en histoire littéraire (et Labeau en est bien conscient), est utilisée en particulier s'il y a un élément fédérateur – une école, un mouvement, un concept, par exemple – et cela se complique si on tâche de l'appliquer à l'extrême contemporain sans qu'il y ait un recul suffisant pour pouvoir faire la part des choses. De plus, Labeau base son analyse sur un nombre extrêmement restreint d'auteurs (Waberi, Efoui, Mabanckou, Ebode et Tchak – ce dernier étant généralement orthographié Tchack [sic] dans l'ouvrage). L'on note par ailleurs l'absence d'auteurs féminins comme Miano ou Diome, ainsi que d'écrivains résidant en Afrique. On peut s'imaginer que le point d'interrogation dans le titre de cet essai est dû à cet échantillon peu large et peu représentatif de la production actuelle, et au manque de réponses concrètes au questionnement initial.

L'argumentation est divisée en deux grandes sections, suivies d'un chapitre beaucoup plus court et d'une conclusion. La première section propose une approche historique du « champ littéraire africain », avec comme point de départ Senghor et la négritude (la première génération) et souligne l'autonomisation progressive de ce champ, et en particulier la « volonté de distance » (p. 40) des jeunes auteurs, qui fait qu'ils s'éloignent des « règles de jeu » (p. 21) de leurs prédécesseurs. Ces règles sont, d'une part, l'engagement (dans un sens quasi sartrien) et, d'autre part, l'oralité et les traditions africaines. Labeau établit un lien entre cette évolution et la sur-enchère de citations dans un jeu intertextuel. L'intertextualité est simplement définie comme une « coprésence de plusieurs textes » (p. 41) et elle se limite aux manifestations visibles d'emprunts. Ainsi, reprenant l'exemple souvent invoqué de *Verre cassé* d'Alain Mabanckou – avec une citation de plus de 3 pages à l'appui (p. 47-50) –, Labeau se laisse prendre au jeu de l'auteur congolais, qui, par

cette surabondance de renvois explicites, occulte, comme certains critiques l'ont bien noté, ses véritables sources. Cette section se termine avec le phénomène de la littérature-monde, qui correspond « à une évolution des rapports culturels mise en évidence par la critique postcoloniale » (p. 64-65).

La deuxième section, intitulée « au-delà du réalisme », analyse de plus près les nouvelles tendances stylistiques et idéologiques, qui apparaissent déjà chez des écrivains de la génération (s'il l'on veut) précédente, tels Sony Labou Tansi et Henri Lopes. M. Labeau passe en revue, en reprenant la théorie de Genette sur la distance, la narration à la première personne et l'éclatement des voix ; toujours est-il, selon le critique, qu'un semblant de discours politique demeure quelquefois. Aussi conclut-il avec Waberi que ces récits « mettent en scène la défaite du langage, la transformation d'une langue en un signifiant sans plus aucun rapport avec un signifié quelconque et sans aucun effet sur le monde » (p. 97), en soulignant le rôle ambivalent de l'oralité, qui est désormais moins la parole des ancêtres que celle, chaque fois renouvelée, des individus déchirés dans un monde en perpétuelle transformation.

La troisième section utilise comme cadre théorique certains concepts popularisés par Maingueneau, grâce auxquels Labeau peut conclure que les auteurs « ne peuvent s'empêcher de se positionner par rapport aux règles du jeu de [leur] champ et ce jusque dans la revendication de [leur] abandon » (p. 145).

Nouvelle génération ou pas ? Le débat, à l'heure actuelle, semble plutôt futile. Cet ouvrage, qui se lit facilement, n'apporte guère de nouveaux éléments à la discussion, mais pourrait être une introduction adéquate pour des étudiants en lettres (francophones).

■ Bernard DE MEYER

LANÇON (DANIEL), *LES FRANÇAIS EN ÉGYPTÉ. DE L'ORIENT ROMANTIQUE AUX MODERNITÉS ARABES*. SAINT-DENIS : PRESSES UNIVERSITAIRES DE VINCENNES, COLL. LITTÉRATURE HORS FRONTIÈRE, 2015, 375 P. – ISBN 978-2-84292-425-6.

Pour les voyageurs de sensibilité romantique de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, aller en Égypte, c'était, pour les uns, se confronter à une histoire séculaire et envoûtante et s'ouvrir par une sorte d'empathie intellectuelle à l'altérité (« tandis que nous courons après le bonheur, il [l'oriental] jouit paisiblement des biens que la nature lui offre », écrit Claude Étienne Savary dans ses *Lettres sur l'Égypte* en 1785), mais c'était aussi, pour les autres, participer à une grande